

# \* قَرَّاحٌ مَنَهْلٌ ج مَنَاهِلٌ

Il y avait cette idée qu'en démocratie le pouvoir devait être d'une manière ou d'une autre distribué. Et que si on était exclu de cette distribution, on pouvait le voler, ce pouvoir, et ainsi obtenir un destin.

Si cette idée était fautive auparavant, elle est absurde aujourd'hui.

Le pouvoir expose ouvertement toute la violence dont il a besoin pour se conserver et ceux qui attaquent l'état des choses le font en sachant qu'ils vont payer pour cela. Partout désormais la logique de la guerre a remplacé celle de la lutte, au bureau aussi bien que sur les barricades. On nous dira qu'il y a eu des époques plus dures, plus pénibles que la nôtre, mais toujours par le passé les opprimés ont réussi à se nommer comme les sujets de leur propre histoire, et les oppresseurs ont dû faire l'expérience d'une certaine déchéance. Les sujets collectifs qui savaient se saisir de la parole ne crient même plus leur crise, depuis le ventre du Capital qui les digère tous et envoie les survivants mourir en guerre.

Cette modification radicale de la démocratie n'est pas une surprise : la tentation totalitaire du pouvoir est dans sa nature et n'est jamais un accident.

A présent, l'espace de la représentation est en expansion sélective et en baisse d'intensité. De plus en plus de choses sont dites et rendues visibles, mais de moins en moins la prolifération des signifiants et des formes dérange la voix ferme de la propagande. Dans le déluge d'images qui nous inclut avant même qu'on s'en aperçoive, une privatisation subtile et implacable est à l'oeuvre. Nos corps n'incarnent plus les valeurs auxquelles nous adhérons, ce ne sont plus que des corps filmables. "Public" n'est rien qu'un adjectif pour définir l'ordre et un substantif pour nommer les spectateurs.

Lorsqu'on est gouverné, on l'est toujours en tant que part de la masse et la seule manière pour nous de l'accepter est de croire que nous sommes tous des *individus*, "tous les mêmes mais tous différents". Mais plus nous sommes gouvernés, plus nous sommes renvoyés à notre singularité quelconque et à l'angoisse d'en partager la misère : la raison gouvernementale nous a transformés en créatures qui ne quittent jamais leur état infantile et cette enfance éternelle nous rend impossible la tâche de s'aimer. Ce que nous avons en partage et ce que nous pouvons mettre en commun ne cesse pas de se réduire proportionnellement à nos spécificités subjectives.

La crise de l'expérience qui commence en 1914 est une *crise de l'usage* – non seulement de l'usage des objets mais des situations, *une crise de l'usage de nos vies*. Transformer un urinoir en marchandise culturelle et utiliser Mona Lisa comme une table de repassage sont deux stratégies qui éludent la question de l'usage de la vie en posant celle de ses traces, et qui évitent le problème de l'expérience de la liberté en le réduisant à celui de sa représentation. Notre temps est celui des *artistes ready-made* qui occupent leur place en parfaits incompetents et réaffirment sans cesse leur profond manque de qualités, qui n'ont aucune influence sur l'appareil culturel et encore moins sur son fonctionnement. Si les chantiers de la subjectivité restent ouverts c'est parce que tous les travaux sont sponsorisés par les memes mécènes qui sponsorisent le désastre.

Il est vrai que l'art – qui s'empresse depuis toujours de servir le pouvoir sans le flatter – a besoin de la démocratie et que, par moments, il a même souhaité des révolutions inconséquentes. Mais maintenant que les rêves des avant-gardes sont devenus des fables pour enfants, les modèles qui les accompagnaient autrefois ont été liquidés avec eux. Le héros révolutionnaire, qui était censé vivre une vie passionnée au coeur du monde tel qu'il est et qui devait en même temps brûler de désir de le détruire ne croisera plus jamais notre chemin. Aujourd'hui nous connaissons

ces impasses par coeur : aucun espoir ne nous est laissé quant à l'adéquation de nos formes de vie et de notre capacité à reconnaître l'état d'oppression. Ceux qui se rebellent ont été privés non seulement de leur légitimité mais aussi de leur dignité, ce qui est peut-être l'effet le plus pernicieux du nouveau régime gouvernemental mondial.

Dans cette cartographie Claire Fontaine n'est rien d'autre que l'énième artiste ready-made, l'énième émetteur de sens dans le bourdonnement général, avec pour seule différence le parti pris d'utiliser l'impuissance politique comme sujet et moyen de son travail.

Aborder l'impuissance politique dans le contexte de l'art contemporain revient à questionner les effets des pratiques symboliques dans l'année 2005 à New York et ailleurs. L'art, on ne nous le répète jamais assez, n'a pas vocation à agir directement sur l'existant. Pourtant la perte d'efficacité des mouvements politiques et leur transformation en pures machines à produire des images jette une lumière différente sur les deux lieux où la liberté a été produite pendant le vingtième siècle : l'art et l'espace du politique.

Il a été rassurant pour une partie de l'avant-garde de dénoncer la passivité de ses spectateurs, de prétendre que ceux qui ne participent pas au mouvement bloquent la dialectique de l'émancipation. Mais ce mépris oublie le fait que tout comportement – surtout la rébellion – qui ne contamine pas les autres finit par devenir une performance théâtrale, une pratique esthétique et qu'alors le spectateur méprisé se révèle aussi nécessaire que les "acteurs" pour que ça continue. Si l'échec des mouvements politiques du vingtième siècle les a transformés en objets esthétiques, cela conduit d'un côté à la muséification de leurs promesses de liberté, mais de l'autre à la possibilité d'envisager le champ esthétique tout entier comme une banque de données pour des soulèvements potentiels. Créer des images pour une mutinerie à venir, reproduire la tonalité affective d'un malaise, transcrire certains symptômes de la crise, visuellement ou conceptuellement... ce ne sont pas des opérations qui ont une valeur abstraite et constante à travers les différentes époques. L'histoire de l'art ne se matérialise pas sous forme de galerie, sous forme de musée ou de catalogue, mais comme une série de champs électromagnétiques qui traversent nos corps et que nous traversons.

L'impuissance politique dont nous faisons ici le diagnostic n'est ni un mal à éradiquer ni un état de choses qui nous disqualifie éthiquement. C'est le constat de l'obligation qui nous est faite de toujours agir sur une action, de toujours faire face aux rapports de pouvoir qui passent à travers les corps, au lieu d'orienter nos devenirs et de créer des espaces viables.

L'impuissance de la police à limiter les effets du désastre présent, mais aussi celle de nos travaux qui sont des gestes qui se substituent à une action impossible, sont les deux faces d'un désert qu'il n'est pas, quoi qu'il arrive, impossible de traverser. Car ignorer le fait que notre commune impuissance contient une puissance cachée est aussi un effet de la domination présente.

Claire Fontaine tente modestement de garder ouverte la question de la réappropriation des moyens de production du présent.

\*Claire Fontaine